

La Vie de Saint MAUR,
Abbé, avec l'histoire
de ses miracles.

Chartres, 1855

B₂. CHARTRES. Ph.

LA VIE

DE

SAINT MAUR,

ABBÉ,

AVEC L'HISTOIRE DE SES MIRACLES,

tirée

DES VIES DES SAINTS, DE SURIUS, ET DES ÉCRITS
DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE ;

Imprimée par les soins des Marguilliers
en charge.



CHARTRES,

GARNIER, Imprimeur-Libraire, Place des Halles.

—
1855.

[n° 13] Ph.



SE VEND A AUNEAU,
Au Banc-d'Œuvre de la Fabrique.



VIE
DE
SAINT MAUR,
ABBÉ
DE L'ORDRE DE S. BENOIT.

SAINT MAUR naquit à Rome, vers le commencement du sixième siècle, d'une famille noble et illustre, puisque son père, qui s'appelait *Evise*, était sénateur, et que Julie, sa mère, comptait une longue suite de chevaliers parmi ses aïeux. Mais ce qui les rendait encore plus dignes de vénération, c'était leur mérite personnel, et l'éclat d'une piété d'autant plus admirable, sans doute, qu'elle brillait au milieu de l'opulence et des grandeurs. MAUR, formé de bonne heure à la vertu, par leurs soins, leurs leçons et leurs exemples, ne fut point ébloui de la splendeur dont il était environné. Il comprit que Dieu préparait à ses élus des biens infiniment au-dessus de ce que le monde peut nous offrir de plus flatteur. En conséquence, tout le

temps de sa première jeunesse s'était passé dans la pratique la plus exacte de ses devoirs et dans les exercices les plus capables de lui mériter un jour la possession d'une éternité bienheureuse.

Comme on ne s'entretenait alors, dans toute l'Italie, que des vertus et des miracles de saint Benoît, et que les personnes les plus qualifiées de la ville de Rome accouraient en foule pour lui offrir leurs présents et le prier de se charger de leur éducation, Evise et un autre sénateur de ses amis, nommé *Tertule*, vinrent, comme les autres, trouver l'abbé du Mont-Cassin, et lui présentèrent Maur et Placide, leurs fils. Soit que l'homme de Dieu eût reçu du ciel, outre le don des miracles, la connaissance du secret des cœurs, soit que Maur et Placide portassent les belles qualités de leurs âmes empreintes sur le visage, Benoît ne les eut pas plutôt aperçus, que, frappé d'un si grand air d'innocence et de modestie, il les reçut entre ses bras avec des transports de joie et de sensibilité inexprimables, et se félicitant de ce que Dieu lui accordait une telle consolation dans sa vieillesse, et de ce qu'il lui adressait des disciples déjà si avancés dans les voies de la vie parfaite, pour l'honneur et la gloire de l'Ordre qu'il avait fondé. Puis, s'adressant aux deux sénateurs, pères de Maur et de Placide, il

les remercia du présent qu'ils venaient de lui faire ; et , après leur avoir donné sa bénédiction , il leur laissa la liberté de se retirer. Alors , Evise et Tertule ne doutèrent plus , d'après les paroles de saint Benoît , que Maur et Placide ne fussent destinés , par la divine Providence , à devenir un jour de grands serviteurs de Dieu , sous la conduite , l'habit et la règle de ce grand homme.

En effet , à peine Maur eut-il passé quelques années sous la direction de saint Benoît , qu'il parut moins un homme qu'un ange , dans un cœur mortel. Quelle admirable simplicité ! quelle candeur ! quelle mortification ! quelle vie toute céleste ! Il devint tel , que les autres solitaires en étaient dans l'admiration , et que leur père commun crut devoir l'élever à l'ordre sacré du diaconat. Mais pour vaincre sa modestie alarmée de se voir offrir de cette sorte en spectacle à toute l'Eglise , il fallut que saint Benoît usât , en quelque sorte , de violence à son égard , tant le jeune Maur craignait de devenir un objet de vénération aux yeux de ses frères , avec lesquels il ne voulait que se cacher et se confondre.

Néanmoins , Dieu se plut à faire connaître de plus en plus le mérite de son serviteur , en le favorisant du don des miracles ; ce qui éclata en diverses occasions , ainsi que nous allons le rapporter.

Saint Benoît s'étant trouvé un certain jour hors du monastère, une pauvre famille vint se présenter à la porte, demandant à grands cris la guérison d'un jeune homme qui était boiteux et aveugle. Les religieux, touchés de la foi de ces gens, s'adressèrent à Maur, comme à celui que leur père Benoît honorait d'une prédilection toute particulière, et dont les prières seraient les plus agréables au Seigneur; Maur ayant posé l'extrémité de son étole sur la tête de l'aveugle, celui-ci recouvra aussitôt la vue, et sa jambe se trouva redressée.

Une autre fois, saint Benoît était en oraison dans sa cellule; Dieu lui fit connaître que le jeune Placide était tombé dans un lac, où on l'avait envoyé puiser de l'eau avec une grande cruche, dont le poids l'avait emporté et livré à la violence des flots. Aussitôt il appelle Maur qui priait dans une cellule voisine, et lui dit : Mon frère, courez vite au secours de Placide qui vient de tomber dans le lac. Maur, lui ayant demandé sa bénédiction, courut jusqu'à l'endroit où l'eau emportait Placide; et l'ayant pris par les cheveux, il revint avec la même diligence. Sitôt qu'il fut à terre, il regarda derrière lui; voyant qu'il avait marché sur l'eau, il en fut épouvanté. Il raconta la chose à saint Benoît, qui l'attribua, par modestie, à sa

prompte obéissance; mais Maur l'attribua aux prières de saint Benoît.

Cependant, tous les solitaires du Mont-Cassin, auxquels saint Benoît annonçait de jour en jour sa mort prochaine, espéraient que Maur succéderait à ce grand personnage, et se consolaient, autant qu'il leur était possible, par cette espérance. Mais quelle fut leur consternation, lorsque, voyant arriver l'archidiacre Flodegaire, chargé de lettres de la part d'un évêque du Mans, nommé *Bertingran*, Benoît leur annonça que ce prélat le conjurait de lui envoyer quelques-uns de ses sociétaires, pour fonder un monastère dans son diocèse, et que Maur était le premier de ceux que Dieu lui inspirait d'envoyer en France, pour travailler à ce nouvel établissement. Toutefois, ils se soumirent à la volonté suprême, persuadés qu'elle rendait ses oracles par la bouche de leur saint instituteur; et, tout étant disposé pour le voyage, Maur partit avec Fauste, Constantin, Simplicien et Antoine, que saint Benoît lui avait associés, l'archidiacre Flodegaire, Hardeade, l'un des principaux serviteurs de l'évêque du Mans, et un autre domestique nommé Sergius.

Lorsqu'ils furent arrivés à Vercell, Hardeade tomba malheureusement du haut d'une tour, si brisé dans tous ses membres, qu'on

le regardait comme mort. Mais saint Maur, à qui saint Benoît avait fait présent en partant d'un morceau de bois de la vraie Croix, ayant appliqué cette précieuse Relique sur le corps de Harderade, il se releva parfaitement guéri de toutes ses blessures, et toute l'assemblée en rendit grâces à Dieu. Au passage des Alpes, montagnes qui séparent l'Italie de la France, Sergius étant tombé de cheval, alla donner contre un rocher, d'une manière si furieuse, que sa jambe se brisa en mille éclats, saint Maur étant accouru, fit sur lui le signe de la croix; il le guérit, et l'on se mit en marche.

A la descente des Alpes, ils voulurent aller visiter l'église de saint Maurice et des saints martyrs de la Légion Thébaine. A peine y furent-ils entrés, qu'un aveugle nommé Linus, qui fréquentait cette église depuis onze années, entendant la foule du peuple qui s'empressait autour de Maur, et apprenant que c'était là le plus célèbre des disciples de saint Benoît, courut se jeter à ses pieds, et lui demanda sa guérison, au nom des très-saints martyrs qu'on invoquait en ce lieu, et de son père saint Benoît. Maur, ému de compassion, fit sur lui le signe de la croix, et à l'instant les yeux de Linus ayant jeté comme des larmes de sang, il recouvra la vue au grand étonnement des spectateurs. Saint

Maur ordonna à Linus de s'attacher, pour le reste de ses jours, au service de cette église, à quoi celui-ci obéit en prenant les ordres.

Enfin après avoir visité le bienheureux saint Romain, qui avait fondé un monastère près d'Auxerre, dans le duché de Bourgogne, et avoir eu révélation en ce lieu de la mort de son père saint Benoît, Maur et ses compagnons arrivèrent à Orléans. Là, toutes les dispositions de la Providence parurent changées à son égard. Ils apprirent que Bertingran était mort, et que son successeur avait écrit à l'archidiacre Flodegaire, pour lui défendre de laisser avancer plus loin les disciples de saint Benoît, ne voulant pas qu'ils vinssent s'établir dans son diocèse. En conséquence Flodegaire les quitta, et Maur se vit au milieu de la France, sans asile, sans amis et sans pouvoir conjecturer quelle serait l'issue d'une épreuve si affligeante. Cependant Harderade, serviteur de l'ancien évêque, lui était resté fidèlement attaché, et Dieu se servit de lui pour relever les espérances de Maur et de ses compagnons: En effet, Harderade ayant écrit à l'un de ses parents, nommé Flore, et un des favoris du roi Théodebert, quel avait été le triste contenu des lettres écrites par le successeur de Bertingran, fut tout-à-coup inspiré d'offrir aux saints voyageurs un asile dans les terres de son domaine; et comme il

possédait de grands biens, il entreprit de bâtir un monastère à ses frais. C'est ce qu'il exécuta avec une magnificence toute royale, ce seigneur ayant engagé Théodebert à le soutenir dans cette bonne œuvre, qui fut achevée au bout de huit ans.

Ce monastère, situé dans le territoire d'Angers, sur les bords de la Loire, était dédié au Sauveur, et avait, à ses quatre côtés, quatre basiliques ou chapelles, l'une dédiée à saint Martin, la seconde à saint Pierre, la troisième à saint Séverin, et la quatrième à saint Michel, archange.

Après l'entière perfection de ce grand ouvrage, Maur eut tant de disciples, qu'à peine son monastère pouvait les contenir, quelque vaste que fût son enceinte. Flore voulut être du nombre; et renonçant à toutes les vanités du siècle, il vint recevoir des mains de Maur l'habit de saint Benoît, avec son fils Bertulfe. Auguste et touchante cérémonie, dont le roi Théodebert voulut être témoin!

Après cela, la vie de Maur, quoiqu'à la tête de l'ordre et de toutes les maisons qui furent fondées et régies selon son institut, fut celle d'un homme mort au monde, caché en Jésus-Christ, et dont la conversation est dans le ciel. Il gouverna ses religieux, pendant un grand nombre d'années, avec beau-

coup de sagesse, leur donnant l'exemple des vertus les plus modestes et les plus sublimes, se montrant lui-même le plus exact observateur de la règle, le père, l'ami, le compagnon de tous ceux qui s'étaient mis sous sa conduite. Enfin, après une vie épuisée par les veilles, les larmes, l'oraison continuelle et les plus rigoureuses austérités de la pénitence, il passa de ce monde aux délices de l'éternité, à peu près vers la fin du sixième siècle de l'Eglise, dont il avait été la gloire et le principal ornement. Comme il avait désigné Bertulfe, fils de Flore, pour son successeur, celui-ci, avant de s'appliquer aux affaires de l'ordre, voulut pourvoir aux obsèques de son cher maître. On enferma donc son corps dans un tombeau, que l'on plaça devant l'autel de la basilique de saint Martin, et il demeura dans cette situation jusqu'en l'an 845; car au douzième de mars de cette même année, ses ossements furent tirés du sépulcre où ils avaient été mis d'abord, et placés dans une châsse de fer, derrière l'autel de la même basilique. En ouvrant le tombeau, lors de cette première translation, l'on trouva ces mots écrits sur une petite bandelette de parchemin :

Ici repose le corps du Bienheureux MAUR, Moine et Lévite, qui vint d'Italie en France, sous le règne de Théodebert, et qui mourut le 15 janvier.

Vingt ans après, on fut obligé d'enlever cette sainte relique, pour la soustraire à la fureur des Normands, et de l'aller cacher au fond d'un village, d'où elle fut transférée, l'année suivante, jusqu'en Bourgogne.

Enfin, ces troubles étant calmés, et les Normands ayant discontinué leurs ravages, Charles-le-Chauve ordonna qu'elle fût apportée solennellement au monastère des Fossés, près Paris, situé sur les bords de la Marne, et qui, depuis, a pris le nom de *Saint-Maur-les-Fossés*, où l'on conserve encore cette précieuse relique.



CANTIQUE
DE LA VIE ET DES MIRACLES
DU GLORIEUX
SAINT MAUR,
DISCIPLE DU GRAND PATRIARCHE
SAINT BENOIT.

Sur l'Air de la Vallière.

CHRÉTIENS, d'un cœur sincère,
Accourez dans ces lieux,
Vous, que le premier Père
Avait banni des cieux,
Qui du Tout-Puissant
Verrez un jour la face,
Pourvu qu'en bien vivant,
Vous méritiez sa grâce.

Venez tous, je vous prie ;
Ici vous entendrez
La merveilleuse vie,
Point ne vous ennuierez,
Du glorieux saint MAUR ;
Comment, dès son bas âge,
Il travailla très-fort
A se rendre très-sage.

Saint Maur prit sa naissance
 De très-nobles parents :
 Il avait dans la France
 Des dignités, des rangs ;
 Mais ce divin enfant ,
 Tout rempli de prudence ,
 Dès l'âge de sept ans
 Pratiquait l'abstinence.

Il ne pouvait comprendre
 Qu'on aimât le plaisir ;
 Dans un âge si tendre ,
 Marquant de saints désirs ;
 Aussi du Saint-Esprit
 La sagesse profonde
 Fit qu'il eut du mépris
 Pour les grandeurs du monde

Quand il fallut l'instruire,
 A l'école on le mit ;
 Qui de nous pourrait dire
 Les progrès qu'il y fit ?
 Car toujours des méchans
 Fuyait la compagnie,
 Et dès ses jeunes ans,
 Voulait régler sa vie.

Il joignait à l'étude,
 Dès l'âge de dix ans,
 La louable habitude
 D'employer bien son temps ;
 Récitant chaque jour,
 Par une sainte envie,

Tout l'Office, à genoux,
De la vierge Marie.

Tous les jours au service
Assistait humblement,
Récitant son office
Tout seul dévotement;
S'il pousse des soupirs,
Le Seigneur le console,
Et comblé de plaisirs,
On l'envoie à l'école.

En faisant sa prière,
Prudemment se cachait;
La céleste lumière,
C'est tout ce qu'il cherchait;
Disant d'affection
Les heures de Notre-Dame,
De peur que le démon
Ne corrompît son âme.

Son maître fort habile,
Sachant ce qu'il faisait,
D'affection civile
Toujours le caressait;
Répétant fort souvent :
Malgré tous les obstacles,
Un jour ce saint enfant
Fera de grands miracles.

Il couchait sur la dure,
Quoiqu'il eût un bon lit,
Draps blancs et couverture,
Et jamais ne s'y mit :

Il ne voulait avoir
 Qu'une très-dure haire,
 Et d'un vieux sac couvert,
 Reposait sur la terre.

Une pierre très-dure
 Lui servait d'oreiller;
 Souffrant d'après froidures
 Pour se mortifier:
 Il s'estimait heureux,
 Vivant dans la souffrance,
 Espérant dans les cieux
 De Dieu la récompense.

Aux yeux de tout le monde
 Voulant toujours cacher
 Sa piété profonde
 Et qu'on pût l'ignorer,
 Il avait très-grand soin
 De bien fouler sa couche,
 Afin que le matin
 Aucun n'ouvrît la bouche.

Dans cette austère vie
 Saint Maur fut fort longtemps,
 Quand Jésus le convie
 Par avertissement,
 Disant : Pour vivre heureux,
 Dans une paix profonde,
 Quittez tout pour Jésus,
 Et renoncez au monde.

Le travail le plus rude
 Très-doux vous paraîtra,

Et dans la solitude
 Vivre il vous conviendra;
 A cette voix des cieux,
 Qu'il reconnut très-sûre,
 Notre saint tout joyeux
 Obéit sans murmure.

D'une amour très-parfaite,
 Saint Maur, en quelque lieu,
 Méditait sa retraite
 Pour se donner à Dieu;
 Et quand il eut appris
 Sa volonté si claire,
 Aussitôt il partit,
 Délaissant père et mère.

Il ne pouvait pas dire
 Où tendait son chemin;
 Mais Jésus qu'il désire,
 Le conduit par la main
 Près Saint-Rémy d'Auneau,
 Où le peuple fidèle,
 Tous les ans de nouveau
 Fait éclater son zèle.

Saint Maur dit : A cette heure,
 Dieu, dont je suis la voie,
 Je ferai ma demeure
 Dans le fond de ce bois;
 Je passerai la nuit
 Et le jour en prière,
 En priant Jésus-Christ
 Et la Vierge, sa mère.

Loin des bruits de la ville,
 Et plein du saint amour,
 Saint Maur vivait tranquille
 Dans cet affreux séjour,
 Quand, sans crainte de Dieu,
 Tout transporté de rage,
 Le seigneur de ce lieu
 Détruisit l'ermitage.

Sors vite de ma terre,
 Dit cet homme sans foi;
 J'ai toujours fait la guerre
 A des gens comme toi.
 Grand Dieu! dit notre Saint,
 Puisqu'ainsi l'on me chasse,
 Je me retire au loin
 Et lui cède la place.

Pour un fait si barbare,
 Le Seigneur tout-puissant,
 En peu de temps prépare
 Un juste châtiment:
 Ce seigneur inhumain,
 Continuant sa route,
 Se sentit tout soudain
 Tourmenté de la goutte.

Plus longtemps ne séjourne;
 Accablé de douleur,
 Sur ses pas il retourne,
 Et dit au fond du cœur:
 Grand Saint, je suis touché,
 Que par votre prière

J'aie de mon péché
Rémission entière.

Saint Maur, rempli de zèle
Et de compassion,
D'un cœur tendre et fidèle,
A Dieu fit oraison,
Obtenant sur-le-champ,
Pour ce seigneur sincère,
Un prompt soulagement
Dans sa douleur amère.

Ce seigneur plein de joie,
Et d'admiration,
Voulant que chacun voie
Sa prompte guérison,
Dit qu'il avait eu tort
De refuser la place
Que l'illustre Saint-Maur
Lui demandait en grâce.

Grand Saint que je réclame,
Puissant auprès de Dieu,
Du meilleur de mon âme
Je vous prie en ce lieu :
Je vous vois tout brillant
De célestes lumières ;
Soulagez mon tourment
Par vos saintes prières.

Les Fossés, dit l'histoire,
Ne donnaient aucun grain,
Comme nous devons croire ;
Cependant notre Saint,

Par le vouloir de Dieu,
 D'un esprit fort tranquille,
 Choisit ce triste lieu
 Pour en faire son asile.

Dans ce rude ermitage
 Il passa bien trois ans,
 Ne vivant que d'herbage,
 En se mortifiant;
 Ne se servit, dit-on,
 Pendant sa pénitence,
 De chair, ni de poisson,
 Ni d'aucune substance.

Dans sa grotte chérie,
 En grande pauvreté,
 Saint Maur passait sa vie
 En cette austérité,
 Quand l'éternelle voix,
 D'une manière étrange,
 Avertit saint Benoît
 Par la bouche d'un Ange.

Quittez votre retraite,
 Et courez à l'instant
 Chercher l'Anachorète
 Que le ciel aime tant;
 Bien vous le connaîtrez,
 Car il fait ses prières
 Jour et nuit aux Fossés,
 Au milieu des bruyères.

Saint Benoît se transporte
 Aux Fossés promptement;

A saint Maur il apporte
 L'ordre du Tout-Puissant.
 Il le trouva priant,
 La face contre terre,
 N'ayant assurément
 Pour habit qu'une haire.

A ce charmant spectacle,
 Saint Benoît s'écria :
 Quel surprenant miracle
 Peut être celui-là !
 Venez, Dieu l'a voulu,
 Sa voix vous y convie,
 Vous serez revêtu
 Des draps de l'abbaye.

Saint Maur, à la même heure,
 Abandonna ce lieu,
 Et changea de demeure
 Suivant l'ordre de Dieu ;
 Du glorieux Benoît
 La règle il étudie,
 Jurant que sous ses lois
 Il passerait sa vie.

Rempli d'un divin zèle
 Il fit profession,
 Et fut toujours fidèle
 A la Religion.
 Saint Benoît lui disait
 Les plus grandes affaires,
 Et chacun l'estimait
 Par dessus ses confrères.

Nonobstant la faiblesse
 De son tempérament,
 Il macérait sans cesse
 Son corps très-rudement;
 Mais toutes ces rigueurs
 Étaient récompensées;
 Il connaissait des cœurs
 Jusqu'aux moindres pensées.

Ayant ouï la vie
 D'un grand ami de Dieu
 Messieurs, je vous supplie,
 Sans sortir de ce lieu,
 Disposez à présent
 Vos cœurs et vos oreilles
 Au récit surprenant
 De ses grandes merveilles.

Tant qu'il vécut sur terre
 Il fut en grand honneur;
 Au vice il fit la guerre
 Par une sainte ardeur;
 Aussi le Roi des cieux,
 Malgré tous les obstacles,
 Le rendit glorieux
 Par d'infinis miracles.

Pressé de maladie,
 Un pauvre homme arriva,
 Prêt à perdre la vie,
 Au saint se présenta.
 Saint Maur, en le touchant
 Et faisant sa prière,

Lui rendit à l'instant
La santé toute entière.

Un miracle authentique
Je veux vous réciter ;
Mettez tout en pratique
Pour le bien écouter ;
Vous verrez que saint Maur,
D'une vie exemplaire,
Ne craignait point la mort,
Pour soulager son frère.

Nous lisons dans l'histoire,
Qu'un enfant de sept ans,
Puisant de l'eau du Loir,
Etait tombé dedans,
Et que tout aussitôt
Sa pitoyable vie,
Par la force des flots,
Dans peu lui fut ravie.

Mais le Seigneur propice
Permit que sur le bord,
Récitaient leur office,
Saint Benoît et saint Maur ;
Saint Benoît dit : Partez,
Allez, sous mon auspice,
L'enfant vous sauvera
D'un affreux précipice.

Pour prompt obéissance,
Saint Maur partit soudain,
Bravant la violence
De ce fleuve inhumain.

Sous lui l'eau s'affermir
 Pour lui donner passage ;
 Puis l'enfant ayant pris,
 Il revint au rivage.

Voyant l'enfant sans vie,
 Fut saisi de douleur,
 Et dès l'instant il prie
 Jésus de tout son cœur ;
 Et Jésus exauçant
 Son ardente prière,
 Rend la vie à l'enfant,
 Et la joie à sa mère,

A ce double miracle,
 Saint Benoît à l'instant
 S'écria : Quel spectacle
 Vois-je présentement !
 Ajoutant, plein d'amour,
 Dieu me le fit connaître ;
 Vous serez quelque jour
 Dans mon ordre un grand maître.

Un moine, au monastère,
 Possédé du démon,
 Donnait à chaque frère
 Grande appréhension ;
 Aussitôt saint Benoît
 A saint Maur le renvoie,
 Qui, d'un signe de croix,
 Le remet dans la voie.

Goutteux, paralytiques,
 Par dévotion oraison,

Fiévreux, épileptiques,
Obtiennent guérison ;
Et quiconque en ce lieu,
Au saint se recommande,
Obtiendra du vrai Dieu
L'effet de sa demande.

Grand Saint, que je réclame
Avec dévotion,
Que nos corps et nos âmes
Soient sans corruption :
Au sortir de ce lieu,
Ayez de nous mémoire,
Afin que dans les cieux
Nous possédions la gloire.





MIRACLES

DE SAINT MAUR.

SAINT MAUR étant à Vercell, le maître-d'hôtel, dit Harderade, tomba du haut d'une tour du château, si brisé, qu'il n'y avait point de remède humain qui put lui prolonger la vie; mais saint Maur lui appliqua la sainte relique de la vraie croix, que saint Benoît lui avait envoyée, et il se leva sain et guéri.

Un jour, passant les Alpes, un serviteur, nommé Sergius, tomba de cheval, et alla donner contre un rocher, qui lui cassa la jambe, de sorte qu'il n'y demeura aucune forme de pied; saint Maur le guérit par le moyen du signe de la croix.

Entrant dans l'église de saint Maurice et des saints Martyrs Thébéens, il guérit un aveugle, nomme Linus, par le signe de la croix qu'il fit sur les yeux de cet aveugle, lesquels commencèrent à ciller; ensuite il recouvra la vue. Cet homme, en prenant les ordres, a servi à cette église le reste de sa vie.

Ce ne sont pas tous les miracles que Dieu opéra pendant ce voyage par saint Maur, car il rendit la vie au fils de la veuve Sendrab, qui avait été deux jours sans parler ni respirer, et le rendit à sa mère, qui était plus morte que vive. L'enfant, nommé Salocin, se fit depuis religieux, et vécut au monastère de Liérens, ès îles d'Hières, et a été un des plus grands saints de la France par ses miracles.

La sainteté de saint Maur et de son maître saint Benoît, se répandit de toutes parts, et rendit les Français fort dévôts et affectionnés à son ordre; mais il arriva une chose non moins admirable. Saint Romain, religieux qui avait servi saint Benoît en ses commencements, comme saint Grégoire l'écrivit en sa vie, était venu en France par révélation divine, et bâtissait un monastère près d'Auxerre. Désirant le voir et jouir de sa sainte conversation, il alla, le Vendredi-Saint, au couvent de saint Romain, dans l'intention de faire ses Pâques. Après plusieurs affables et saints propos, saint Maur dit à saint Romain, que le lendemain, son bienheureux père, saint Benoît, devait être délivré du fardeau de son corps mortel, et aller au ciel; ce qui arriva ainsi cette nuit-là. Saint-Maur et ses compagnons dirent l'Office des Morts, selon l'ancienne tradition de l'Eglise; étant le Sa-

medi-Saint à l'Eglise, avec deux de ses compagnons, il fut ravi en esprit, voyant le monastère du Mont-Cassin, et, que de là à celle de son père saint Benoît, il y avait un chemin qui tirait vers l'orient et allait au ciel, la voie richement tapissée, et d'une merveilleuse clarté, à cause de plusieurs lumières qu'il y avait.



PRIÈRE

A SAINT MAUR.

GRAND Saint, que Dieu a rendu si sensible à nos infirmités corporelles, et si puissant pour nous obtenir la guérison, employez, à cet effet, le crédit que vous avez auprès de Dieu, et procurez-nous le recouvrement de la santé. Mais étendez votre charité jusque sur les maladies de notre âme; et en nous obtenant l'esprit de pénitence, obtenez-nous aussi la participation à vos vertus, à votre détachement de toutes choses et votre application continuelle aux choses célestes; afin que ni les biens, ni les maux de la vie présente ne nous fassent oublier le ciel, qui est notre véritable patrie, et où vous avez le bonheur de jouir du souverain bien, qui est Dieu même, et qui vit et règne en trois personnes, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ORAISON

SUR SAINT MAUR.

O Dieu ! qui vous plaisez toujours à glorifier saint Maur, en lui faisant part, pour la guérison des malades, de la puissance que vous avez exercée vous-même si miséricordieusement parmi les hommes, accordez-nous, par son intercession, la délivrance de la maladie qui nous afflige, avec le bon usage de la santé que vous nous rendez. Mais si vous jugez la prolongation de nos maux plus utile à notre salut, accordez-nous, au moins, par ses prières, la patience et la résignation nécessaires pour qu'ils y contribuent en effet efficacement ; et soit que vous nous envoyiez des biens ou des maux en cette vie, faites-nous la grâce de faire tout servir à la guérison de notre âme et à notre salut éternel, vous qui étant Dieu, vivez et réglez, etc.

Noms des précieuses Reliques qui sont dans la Châsse du bienheureux saint MAUR, en l'église de la paroisse de Saint-Rémi d'Auneau; lesquelles Reliques ont été récemment déposées dans la nouvelle Châsse, en l'année 1759,

1. Celle de saint MAUR, abbé.
2. Celle de saint Vincent, diacre et martyr.
3. Celle de saint Gilles, abbé.
4. Celle de saint Nicolas, évêque et confesseur.
5. Celle de sainte Marie-Madeleine, de la pierre de son tombeau.
6. Celle du Sang de saint Jean-Baptiste.
7. Celle du Sang de saint Pierre, apôtre.
8. Celle de sainte Anne, mère de la sainte Vierge.
9. Celle du tombeau de sainte Marguerite.
10. Celle de sainte Cécile.
11. Celle de saint Benoît, martyr.
12. Celle enfin de la pierre sur laquelle était

assise la sainte Vierge, dans le temps que l'Ange lui apporta la palme de son heureux trépasement, appelée *Notre Dame de Pitié*, dont l'église solennise la fête le vendredi d'avant le Dimanche des Rameaux.

FIN.